

ABONNEMENT
LE CANADA
Journal Quotidien du Soir.
Un An en Ville . . . \$ 4.00
Un An par la Poste . . . \$ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLÉE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA.
ABONNEMENT
Un An en Ville . . . \$ 2.00
Un An par la Poste . . . 1.00

12eme. ANNEE No 60

OTTAWA, VENDREDI 3 AVRIL 1891

LE NUMERO 2 CENTS

CRITIQUE

LES MEMOIRES DU PRINCE DE TALLEYRAND

(Suite)

Le lecteur se hâte, il est curieux d'arriver à la Révolution. Là, il n'y a pas d'autre mot, une solennelle mystification l'attend; de 1789 à 1796, un grand trou; quelques pages sur la mission de 1792 en Angleterre, des digressions studeuses sur le commerce et l'agriculture en Amérique, où Talleyrand passa trente mois. Mais les Etats Généraux, la constitution civile du clergé, la messe de la Fédération? — Eh! qui pense encore à cela? — Il me serait impossible de raconter les événements de cette époque; je ne les sais pas; le fil en est perdu pour moi. Les faits d'hier deviennent problématiques pour les hommes mêmes qui y ont eu quelque part; par leur rapidité successive, ils se sont presque détruits les uns les autres. J'avoue que c'est sans aucune peine que je verrais se perdre les détails de cette grande calamité; ils n'ont aucune importance historique. — C'est tout. Lazare est ressuscité, vous attendez ses secrets, bonnes gens, Lazare est muet, il ne se rappelle rien des trois jours.

L'émigré revient de Hambourg à Paris en septembre 1796. Je me trompe, il n'avait pas précisément émigré, il était en mission; cet homme est toujours gardé à carreau. Il remord aux affaires, Barres le prend en gré. Ici encore, il faut être Talleyrand pour conter avec tant de convenance et de dignité comment il gagna l'amitié de Barres, en produisant des consolations au directeur dans un malheur très particulier. A peine une mention distraite de Mme de Staël, qui s'employa si vivement pour lui refaire une fortune politique. Talleyrand a, plus loin, un joli mot sur le manque de reconnaissance des princes: « Leur par la grâce de Dieu est un protocole à l'ingratitude. Son protocole à lui, c'est: par la grâce de l'esprit.

Ministre des relations extérieures de juillet 1797 à juillet 1799, il se réserve dans les *Mémoires* comme il se réservait alors dans le cabinet. Quelques indications sommaires et impersonnelles sur les événements de guerre, ce qu'on trouve dans les manuels d'écolier, voilà tout ce qu'il daigne nous donner. Six jours après sa nomination, il est entré en correspondance avec Bonaparte. Il suit de l'œil le vol de l'aigle, il l'attend. Démissionnaire quatre mois avant le 18 brumaire, il néglige de dire s'il a appliqué cette fois la règle de conduite qu'il exposera plus tard: « Je n'ai conspiré dans ma vie qu'aux époques où j'avais la majorité de la France pour complice, et où je cherchais avec elle le salut de la patrie. »

Le Consulat ouvre enfin au diplomate la carrière où il va s'illustrer. Sur ce long ministère, continué en 1807, Talleyrand est infiniment discret. Il touche quelques mots des négociations qui suivirent Austerlitz, sans faire même une allusion à ce qu'il appelait son roman, le projet d'agrandissement oriental pour l'Autriche. Si l'on en croyait les *Mémoires*, il n'aurait bien connu de toute cette période si fertile en événements que la campagne d'Espagne. Il y arrive rapidement et s'y arrête; elles forment l'objet d'un travail détaillé, fort intéressant d'ailleurs, ou il a beau jeu pour stigmatiser l'aveuglement et la fourberie de Napoléon. Après qu'il nous a dit comment les princes espagnols tombèrent dans le piège de Bayonne, Talleyrand se complait à nous les montrer à Valenciennes, respirant enfin sous sa haute protection. Il n'épargne rien pour adoucir leur captivité. « La journée finissait par une prière publique à laquelle je faisais assister tout ce qui venait dans le château, les officiers de la garde départementale et même quelques hommes de la garde nationale. Tout le monde sortait de ces réunions avec des dispositions douces; les prisonniers et leurs gardes priant à genoux, les uns près des autres, le même Dieu,

paraissaient se moins regarder comme ennemis... » Le tableau est très touchant; on est tenté de répondre: Amen!

Le ministre de Napoléon glisse sur la bruyère de cette époque, sur les terribles algèbres du maître; mais il a une de ces trouvailles d'expressions qui n'appartiennent qu'à lui, pour expliquer comment l'empereur le rappela, un an plus tard, afin de l'emmenner à Erfurt. « Ces motifs firent surmonter à l'empereur l'embaras dans lequel il s'était mis à mon égard, en me reprochant violemment le blâme que j'avais exprimé, à l'occasion de son entreprise sur l'Espagne. » Quand Talleyrand enregistre, en 1802, le bref de sécularisation à lui délivré par le Saint-Siège, on devine que, pour un peu, il se servirait du même tour, en déplorant l'embaras dans lequel la Providence s'était mise à son égard.

Heureusement, Napoléon surmonta le sien, et nous avons cet admirable chapitre de l'entrevue d'Erfurt, où chaque trait fait image. Ces pages, jointes à celles qui peignent les premières années de l'auteur, suffiraient pour immortaliser un écrivain. On les a déjà lues dans une publication partielle, je ne m'y arrête pas. Au retour d'Erfurt, le prince de Bénévent se retire dans sa grasse situation de vice grand électeur. Son regard attentif et charmé compte les fautes qui amoncellent l'orange sur la tête de l'empereur. Mais il n'en fait pas le récit, il n'y revient que par boutades et par brèves réflexions. A partir de 1803, les *Mémoires* sont presque exclusivement remplis par un long exposé des faits du Saint-Siège, du Concile national et de la captivité de Pie VII. Talleyrand s'étend avec une onctuosité détraquante sur les malheurs du Pape, il discute les conclusions du cardinal Maury et de M. Emery.

Il ne rentre en scène (dans son autobiographie, s'entend) que pour réamodier aux désastres de 1814. Son rôle fut prépondérant, nul ne l'ignore; il en fait un rôle unique; à l'en croire, il aurait relevé seul le trône des Bourbons. Son récit, qui concorde d'ailleurs assés bien avec celui de Fitaliens nous apporte guère de particularités nouvelles. Ce second volume conduit Talleyrand à Vienne, et contient la correspondance du Congrès; elle ne diffère que par de légères variantes des textes déjà publiés par M. Pallain. On sait que ce document, sans diminuer les mérites de notre plénipotentiaire, fait rejazzir en partie sur le roi Louis XVIII l'honneur d'une victoire diplomatique où il y eut assez de gloire pour deux.

En résumé, les *Mémoires* n'ont tiré de la période napoléonienne que deux grandes scènes et quelques petits croquis détachés. Hors de là, leurs dépositions fragmentaires nous apprennent peu de choses: elles resteraient inintelligibles, sans le secours des autres historiens. Les jugements témoignent d'une animosité chaque jour plus vive contre l'empereur. Talleyrand ne nous cache pas qu'il a desservi son maître et contrecarré plus d'une fois les plans dont il lui confiait l'exécution. A Erfurt, il avoue ses contre-mêmes avec le baron de Vincent, avec Alexandre, il ne nous en dit pas toute l'étendue; surtout il ne nous dit pas qu'en rentrant à Paris, il s'ouvrit à Metternich et donna des armes contre Napoléon. On hésitera à le condamner sur ce chef. En temps ordinaire, il n'y aurait qu'un qualificatif pour l'auteur qui se conduirait ainsi; pendant la crise inouïe qui dura de 1789 à 1815 le mot de Beaumont fut vrai pour tout le monde; le difficile n'était pas de faire son devoir mais de le connaître. N'oublions pas que Talleyrand se considérait comme un régulateur, placé sur la machine dont un furieux abusait et qu'il se donnait la mission d'y ménager les intérêts de la France et de l'Europe. C'est un point de vue très soutenable. On lui passera moins facilement les petites satisfactions de rancune, la tendance constatée à rabaisser le génie de Napoléon. Dans les entretiens d'Erfurt, par exemple, il prête à l'Empereur le personnage d'un sot

Il lui fait débiter des balivernes qui auraient scandalisé Jean et Müller, Wieland et Goethe Or, les confidences de Goethe et Müller et à Eckermann trahissent une impression toute différente. Nous avons d'ailleurs le *Mémorial*; il atteste que le génie de Napoléon ne se levait jamais si haut que dans ses jugements sur l'histoire et les littératures classiques. Talleyrand se vengeait du maître qu'il avait servi; on voudrait trouver chez lui des sentiments moins ordinaires.

Le parti pris adopté dans cette mise au point des *Mémoires* est trop visible. Ils furent rédigés sous la Restauration. Avec son inséparable fécondité à inventer des doctrines pour toutes les circonstances, l'auteur présente la monarchie napoléonienne comme un pacte nécessaire dont il avait dû se servir, ainsi que toute la France, pour ramener les esprits à la monarchie légitime. Il se compose alors pour la postérité une attitude de dévouement raisonné à la branche aînée des Bourbons, avec de grands égards pour la branche cadette, car il rejette sans doute quelques coups d'œil sur le manuscrit après 1830. Désireux d'être toujours au mieux avec le pouvoir du moment, même quand seule elle se représenterait à la cour, il estimait que, trente ans après sa mort, la France serait forcément gouvernée par l'une des deux branches. Il ne prévoyait pas qu'elle pût être par un rejeton de Bonaparte. Il prévoyait encore moins la possibilité d'une république, parce qu'il n'avait jamais compris l'ampplitude du mouvement révolutionnaire et la formation de la démocratie. Sous ce rapport le piètre diplomate qu'était Chateaubriand avait des regards autrement bien étreints, autrement lointains. En outre, Talleyrand calculait mal le développement de la légende, après un demi-siècle; peut-être imaginait-il qu'il pourrait balancer Napoléon, et nous apparait sur un a-dessus, du moins en face du colosse et à force égale, laissant notre jugement indécis entre les deux adversaires.

On oubliera ces petits côtés d'un rare esprit puisque aussi bien nous le quittons en 1814, à Vienne, où sa diplomatie nous valut une armée. Il faut bien que quelque chose lui manque, car nous honorons ses incriminées services avec notre raison, sans jamais lui en savoir gré avec notre cœur. C'est un fait; il nous inspire l'admiration, sans rien de la tendresse que nous ressentons pour le plus humble serviteur du pays. En terminant cette analyse, je ne prends pas à juger l'ensemble de la grande figure fuyante; l'éditeur de ces *Mémoires* nous a donné un sage exemple; il avait toute autorité pour porter ce jugement, il s'y est refusé. Dans les temps troublés où il vécut, Talleyrand fut dans la politique ce que fut dans la poésie Victor Hugo: un puissant miroir, sensible à tous les images, et qui avait pour fonction de réfléchir chaque jour la physionomie mobile de la France. Je ne ferai bu' une réserve: Talleyrand apparaît d'ordinaire aux jeunes gens comme un personnage de Balzac, comme Rastignac ou Rubempré; il exerce sur leurs imaginations une séduction du même ordre, plus irrésistible encore, puisqu'elle émane d'une vie réelle et non d'une vie simulée. On se dit: faisons-nous cette existence enviable et copieuse; les grands services rendus à la patrie masqueront toujours les fautes morales. Oui, mais il faut une rencontre unique du génie et de l'occasion pour qu'on rende de pareils services; on ne les rend pas, on ne les prend au modèle que les fautes, avec beaucoup moins d'élégance et de grandeur.

Ne cherchons donc pas un exemple dans ces *Mémoires*; prenons-y un plaisir de curiosité; ils augmentent notre Panthéon littéraire d'un écrivain qui couvrait parfois avec Saint Simon, parfois avec Voltaire. Cela vaut bien qu'on leur pardonne quelques déceptions, quelques arrangements de la vérité, quelques partis pris injustes. Et puis, il ne faut jamais se brouiller avec l'œuvre d'Auton; soyez sûrs que partout où il est, dans l'autre monde comme dans celui-ci, il tient

les plus grands emplois; il se fait écouter mieux que les saints, c'est chose certaine. Qui sait si nous n'aurons pas besoin de lui quelque jour, pour passer une note aux puissances célestes, afin qu'il leur plaise veiller sur les intérêts de la France?

E. M. DE VOÛTE.
FIN.

Le Prince Napoleon

EXTRAITS DES MEMOIRES INEDITS DE GEORGES THIÉRAUD

ENTRETIEN AVEC LE PRINCE NAPOLEON

Le prince Napoléon, malgré son éloignement pour nos bavardages politiques, ne fut pas sans recueillir quelques échos de nos résumés. Il fut informé de l'esprit, en quelque sorte nouveau, qui avait pénétré dans ces débats *intra muros* et du souffle de dissidence que j'y avais apporté. Il résolut de s'en montrer touché, en invitant tout notre petit monde à le venir voir. Au préalable, il reçut quelques-uns de mes confrères qu'il connaissait déjà et me convia lui-même à l'honneur de plusieurs audiences particulières qui se multiplieraient bientôt, au grand profit de mon éducation politique. Le prince résidait encore à Paris, la loi d'exil ne l'ayant frappé qu'en 1836, et il habitait, avenue d'Antin, la maison où M. le commissaire Clément l'avait arrêté à la suite de son fameux manifeste de janvier 83.

Le prince, dont le masque est bien connu, me parut fort bel homme. Grand, la tête althère et l'œil des épaules carrées, le buste puissant, d'aplomb et bien planté sur des jambes hautes, d'une finesse un peu grêle, le parler martelé et écaillé, avec des souplesses d'intonations à l'italienne, l'héritier de Napoléon fit un imposant effet au physique.

Il se sait sans doute, car il daigna, me pour moi, faire ce qu'on appelle une entrée.

En le considérant ainsi, je compris tout le parti plastique que M. Rouher, le lendemain de la mort du Prince Impérial, avait eu la pensée de tirer d'une cérémonie d'investiture, à Saint-Augustin. J'y fis même allusion aussitôt et le prince se mit à rire:

« Ah! oui, fit-il, on voulait me faire descendre les marches de l'église avec un grand manteau... pourquoi pas un sceptre et une perrique, comme Louis XIV? » Et il ajouta: « Tout ça, voyez-vous, c'est fini... Il n'y a que monsieur mon fils pour imaginer de faire de la politique avec des chambellans qui portent des clefs dorées sur le dos... Il ira loin avec cet attirail, malgré son courage à se faire casser la tête dans quelque émeute... En 1848 à l'hôtel du Rhin, nous étions quatre, pas davantage; c'est bien assez... Ma sœur avait engagé ses bijoux pour faire des bulletins, tout le monde se moquait de nous, mais le lendemain, par cinq millions de suffrages.

— Et maintenant? hasardai-je. — Tant que Gambetta a été vivant, reprit le prince, il n'y avait rien à faire et je n'ai rien fait que me maintenir dans notre tradition révolutionnaire. Il n'y avait que Gambetta qui pouvait battre Napoléon au plébiscite. Aussi, dès qu'il a été mort, ai-je repris la parole... On m'a arrêté ici, dans cette pièce. Dans la voiture, M. Clément voulait causer; j'ai dit: « Je ne cause pas! » Nous arrivons et le juge d'instruction me demande mon nom. Je lui réponds: « Est-ce que vous vous f... Je moi, par hasard?... Cependant il a été arrêté. J'ai fui pendant son interrogatoire. Il a poliment refusé mes cigarettes... les cigarettes du prévenu... Je ne peux vraiment pas en accepter, monseigneur... Il ne fait pas bon à la Conciergerie... J'ai besoin d'air et de mouvement... Ils m'ont transféré à Auteuil... A la fin je suis embarrassé beaucoup... Ils avaient voulu m'arrêter et me faire un procès, ils n'osaient plus... Si M. Fallières avait pu découvrir aux Inva-

lides un grenadier d'Austerlitz en état de monter la garde à ma cellule, je crois qu'il l'aurait choisi de préférence et qu'il lui aurait dit: « Surtout ne lui faites pas comme au petit Caporal; s'il veut passer, au nom du ciel, laissez le passer... Mes amis me faisaient savoir l'embaras du gouvernement et de leur côté me suppliaient de ne pas m'évader. Certes... ils voulaient un procès, ils l'auraient eu, leur procès... Ces polichinelles... »

Combien tout cela m'est revenu au mémoire, lorsque le général Boulanger, c'était aux déplorables conseils de M. Rochefort et sans consulter aucun autre de ses vrais amis, s'est brusquement dérobé au plébiscite gratuit que lui offrait le gouvernement!

IL NE S'APPELLE PAS PAS JÉRÔME
Le juge d'instruction qui demandait au prince ses noms et prénoms ne faisait en vérité, ce se conformer à la procédure; mais un détail peu connu pouvait encore justifier l'accomplissement de cette formalité.

En effet, le prince qu'on a coutume d'appeler couramment « le prince Jérôme » ne s'appelle pas Jérôme. Ce prénom n'est pas à son état civil et n'est mentionné dans la signature du prince que sous la forme d'indication de branche collatérale, à la suite du nom de Napoléon. Les Orientaux font ainsi. Abd-el-Kader ben-Mohammed signifie Abd-el-Kader fils de Mehammed. De même le prince signait pendant toute la durée de l'Empire: Napoléon (Jérôme), avec des parenthèses, ce qui voulait dire fils de Jérôme et empêchait toute confusion avec l'Empereur qui, lui, signait Napoléon tout court. Le prince me dit même, à ce propos que l'Empereur lui avait demandé qu'il en fut ainsi dans les choses publiques; mais que dans leur intimité, qui n'était pas sans tendresse, l'Empereur lui disait communément Napoléon.

De sorte que l'appellation de Jérôme, appliquée aux partisans politiques du prince, et une indication purement conventionnelle qui est due, si je ne me trompe, à une malice de M. de Casagrande.

Il n'était pas nombreux, les partisans déclarés du prince, et celui-ci s'en expliquait par des raisons assez intéressantes.

« Je n'en veux pas, disait-il. Le train d'un parti au complet est toujours effrayant pour les gens en place. Chacun se dit qu'il faudra tôt ou tard passer tout ce monde-là que cela ne pourra se faire qu'au préjudice des situations acquises, et dès ce moment tous les fonctionnaires luttent contre vous pour la vie. Le comte de Paris s'est précautionné sans doute de quatre-vingt-six préfets, de vingt-huit procureurs généraux, de dix neuf commandants de corps d'armée, sans compter tous les sous-ordres: à la fin, le monde est tout en face de vous pour la vie. Les fonctionnaires ont peur de vous. Le comte de Paris s'est précautionné sans doute de quatre-vingt-six préfets, de vingt-huit procureurs généraux, de dix neuf commandants de corps d'armée, sans compter tous les sous-ordres: à la fin, le monde est tout en face de vous pour la vie. Les fonctionnaires ont peur de vous.

Gambetta comprenait très bien cela, lui qui était si gêné par sa clientèle. Il m'a dit un jour: « Ah! mon cher collègue, comme vous seriez redoutable, si vous n'aviez pas derrière vous le parti impérialiste qui fait maintenant de la royauté et du cléricalisme à souhait! Il n'y est plus, j'espère; moi fils m'en a débarrassé... Ces gens-là voulaient faire de Napoléon un bon petit conservateur bien sage, bien rangé, bien obéissant, faisant ses Pâques et criant à tout propos avec eux: A bas la République! avec un tas de rodomontades ridicules... Comme cela nous ressemble! Comme cela ressemble au Bonaparte qui a mitralisé la réaction le 13 vendémiaire, qui a promené le drapeau républicain dans toute l'Europe, fait emprisonner le pape et fué siller les conspirateurs royalistes... Je n'ai pas besoin d'un parti, ni de journaux, ni de députés... Si les intérêts qui seuls sont éloquentes, disent un jour Napoléon qu'il qu'il fasse et quoi qu'on écrive, il faudra Napoléon. Si les intérêts disent un autre nom, j'aurai beau avoir des journaux, des députés, des généraux et des préfets, je ne réduirai pas la résistance des intérêts... En France voyez-vous, on ne vote pas pour des opinions, on vote pour des intérêts... »

Il ne s'appelle pas pas Jérôme

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES! MEUBLES!

Nouveaux et a Grand Marche

AMEUBLEMENTS DE SALON, DE SALLE A MANGER, DE CHAMBRE A COU
CHER DANS TOUS LES GENRES ET TOUS LES PRIX, CHEZ

Harris & Campbell.

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA, EST CONNUE PAR LE BON MARCHÉ DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITE DES ARTICLES QU'ELLE VEND.

Dix pour Cent de Reduction sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks.

Tapisseries
— POUR —
Pans et
PLAFONDS.
Dessins riches, élégants et artistiques, à très bon marché au Nouveau Magasin de Tapisseries et de Peintures.
J. B. DUFORD,
70 RUE RIDEAU

MESDAMES,

Le temps est arrivé de faire le grand ménage et de décorer les pans de vos appartements. C'est aussi le temps avant qu'il y ait foule de faire vos commandes de
Tapisseries, Blanchissage, Teintage et de Peintures
DE TOUTES SORTES.
Estimés toutes.
I. F. BELANGER,
159 Rue Bank.
Téléphone No. 92.

VENEZ :: EXAMINER

Nos Articles et les prix pour notre
VENTE Annuelle a BON Marche. Montres en Or et en Argent. Chaînes, Joints, Épinglottes et Boucles d'Or. Réglés. Aussi Argenterie, Horloges et Objets de Fantaisie. Le plus fort Stock de la ville en Gros et en Détail.
98 RUE RIDEAU.

A. & A. F. McMillan

Reparations de Montres et Bijoux une spécialité.

NOUS ETALONS

LA PLUS GRANDE VARIÉTÉ DE

Voitures d'Enfants

DE TOUT OTTAWA.
Elles viennent des premières Manufactures Canadiennes et Américaines.
On trouvera nos prix bas.

COLE'S National M'fg. Co.

160 RUE SPARKS.
PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
de la POITRINE, CIGARETTES
A obtenu les plus hautes récompenses. Dépôt
chez toutes les pharmacies.

Aux Constructeurs et Entrepreneurs

Nous manufacturons les toitures suivantes:
Toitures "Canada Plate" Toitures Métalliques en Fer Galvanisé, Toitures en Cuivre.
Douglass & Haines.
234 rue Wellington.
Agents des célèbres fournaises "Superior Jewell"



KENDALL'S SPAVIN CURE

The Most Successful Remedy ever known, as it is certain in the effects and does not hurt. Read proof below.

Dr. J. Kendall's
Dear Sir: I have always purchased your Kendall's Spavin Cure for the half dozen bottles, and would like to refer in larger quantity. I think it one of the best remedies on earth. I have used it on my stable for three years. I have never lost a single horse.

Yours truly,
CHAS. A. SYDNEY,
Manager Troy Laundry Station

KENDALL'S SPAVIN CURE

Dr. J. Kendall's
Dear Sir: I have used your Kendall's Spavin Cure, and have cured twenty-five horses that had spavins, and many other horses afflicted with this disease. I have used it on my stable for three years. I have never lost a single horse.

Yours truly,
ANDREW TERRELL,
Horse Doctor

KENDALL'S SPAVIN CURE

Dr. J. Kendall's
Dear Sir: I have used your Kendall's Spavin Cure, and have cured twenty-five horses that had spavins, and many other horses afflicted with this disease. I have used it on my stable for three years. I have never lost a single horse.

Yours truly,
ANDREW TERRELL,
Horse Doctor

HOTEL SAINT LOUIS

43-45 Rue YORK, OTTAWA.
Cet Hôtel situé au centre de la cité, a été repeint et aménagé tout en neuf.

ISRAEL MOREAU,

(Du Montreal House, rue Queen-Ouest.)
PROPRIÉTAIRE.

Pour Les BRÛLURES

Douleurs BLESSURES

Catarrhes Contusions

Enrouements Maux d'Yeux

Hémorrhoides Hémorrhagies

Inflammations

Demandez le POND'S EXTRACT. Ne le respécifiez pas.

ÉNEAU
C'est le meilleur remède pour les échauffements, les brûlures, les coups de soleil, les éruptions de la peau, les maux de gorge, les douleurs de tête, les maux de dents, les maux de gorge, les douleurs de tête, les maux de dents.